

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming /  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

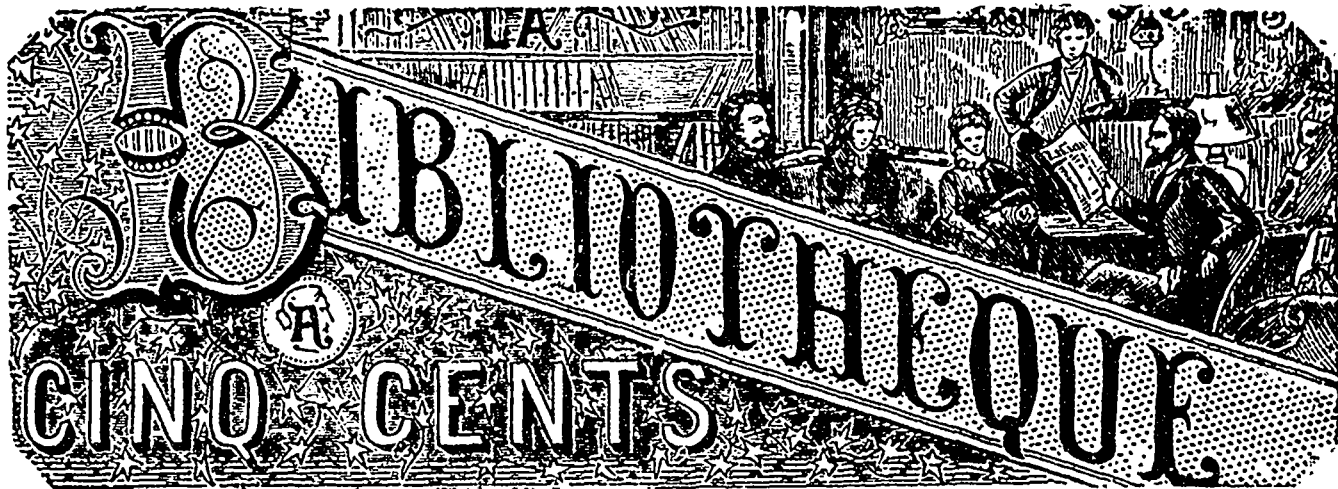
Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: Les pages 7 - 18 sont manquantes.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

14798



Publié et imprimé par Poirier, Bessette & Co, 516 Rue Craig

Vol. XV

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL. 13 AVRIL 1893.

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 1

# LA DAME EN NOIR



Vous avez l'air tout drôle, mademoiselle Marie! (Page 6.)

# La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & Cie,

ÉDITEURS-PROPRIÉTEURS

516 Rue Craig, Montréal.

MONTREAL, 13 AVRIL 1893.

## LA DAME EN NOIR

I

LA CONSULTATION

A l'époque où commence ce récit, dans les premiers jours du mois de mai de l'année 1862, le célèbre docteur Abel Chevriot, membre de l'Académie de médecine, un des doyens de la Faculté, exerçait encore sa noble profession, qu'il avait honorée par un dévouement qui n'avait jamais faibli pendant plus de quarante ans.

Jeune encore, il avait publié des brochures où il traitait des affections nerveuses et cérébrales et principalement des maladies internes de la femme. Ses écrits, très remarquables, avaient appelé sur lui l'attention du monde savant et commencé sa réputation.

Plus tard, médecin en chef des hôpitaux, il avait acquis, comme praticien, une renommée qui s'était répandue dans le monde entier.

Après avoir vieilli en soulageant, en guérissant ses semblables, l'âge lui avait conseillé de prendre sa retraite. Il s'était donc démis de ses fonctions de médecin en chef à l'hôpital Saint-Louis ; mais quoiqu'il eût bien acquis le droit au repos, il sentit qu'il ne devait pas refuser complètement à ceux qui souffrent le secours de sa science et de son expérience.

D'ailleurs il était médecin.

Il avait embrassé sa profession par vocation, et il aimait la médecine. Et puis, ayant passé toute sa vie au milieu des malades, pouvait-il les abandonner ainsi brusquement ? Non.

Il demeurait rue du Helder ; il ouvrit là, dans son appartement, un cabinet de consultations.

Comme il s'était particulièrement occupé des maladies de la femme, sur lesquelles il avait fait des études approfondies, il résolut de donner exclusivement ses soins au sexe féminin.

Il n'attendit pas longtemps la clientèle et n'eut pas beaucoup à faire pour l'amener à lui.

Dès qu'on sut que le docteur Abel, — on l'appelait presque toujours. — par son prénom, — recevait chez lui, en consultation, les malades, toujours à la recherche de la guérison ou tout au moins du soulagement, accoururent nombreuses.

Le vieux médecin, qui avait espéré un peu de repos nécessaire à son âge, se trouva plus occupé que jamais. Il recevait le matin de neuf heures à midi et le soir de deux heures à cinq heures.

Mais il ne se plaignait pas, et c'est à peine si parfois, il se sentait un peu fatigué. Il était si heureux de pouvoir rendre encore quelques services !

Bien que sa fortune fût modeste, presque médiocre, ce n'était pas pour gagner de l'argent, beaucoup d'argent, que le docteur Abel s'était fait médecin spécialiste. Oh ! non. Du reste, jamais, dans aucun temps, il n'avait été âpre au gain. Il recevait ce qu'on lui donnait et on lui donnait ce qu'on voulait.

La rue du Helder, située dans un des riches quartiers de Paris, amenait naturellement chez le docteur de riches clientes ; celles-ci payaient la consultation, attirées par la grande réputation du médecin et peut-être plus encore par sa bonté légendaire.

Et elles n'avaient pas tort de venir en toute confiance, les pauvres souffrantes, car c'était avec elles surtout que le bon docteur se montrait doux et bienveillant.

C'est qu'il y a une différence entre la femme riche et la femme pauvre. Souvent, pour une nausée, une petite migraine, une contrariété qui agace ses nerfs, un malaise quelconque, la femme riche court vite au médecin. Assurément, la maladie atteint la femme riche comme la femme pauvre, mais combien de dames opulentes ne sont que des malades imaginaires ! La femme pauvre, qui a sa vie à gagner, ses enfants et son ménage à soigner, ne se décide à voir le médecin et à faire usage de médicaments, toujours coûteux, que lorsqu'elle se sent réellement et sérieusement malade.

Le docteur Abel savait cela très bien et en avait d'ailleurs chaque jour l'expérience sous les yeux.

Il n'y avait chez lui qu'un unique salon d'attente. Il était spacieux, avec des divans, des canapés, des fauteuils, des chaises tout autour ; au milieu un grand guéridon couvert de journaux illustrés et autres que les clientes pouvaient lire en attendant qu'elles fussent appelées à leur tour dans le cabinet du docteur.

La femme du monde, élégante et richement mise, était là avec la femme du peuple, timide et pauvrement vêtue. Le docteur se souciait peu des froncements de sourcils de la grande dame ou de la belle mondaine dont l'orgueil et la fierté pouvaient avoir à souffrir. Entre les diverses classes de femmes qui avaient recours à lui, il n'établissait aucune distinction. Toutes étaient souffrantes, malades, il y avait égalité entre elles.

Dependant, avec ce tact et cet instinct délicat de la femme, les clientes pauvres se tenaient à l'écart dans un coin du salon, formant un groupe, et, timidement, silencieusement, chacune attendait l'appel de son nom donné en entrant à un valet de chambre.

Un matin, introduite par le domestique, une jeune femme, de taille élégante et souple, entra dans le salon où se trouvaient déjà une vingtaine de personnes formant plusieurs groupes ; elle s'assit sur une chaise dans un endroit reculé du salon. On ne l'avait pas encore vue chez le docteur ; c'était une nouvelle cliente.

Les personnes présentes n'avaient pas fait d'abord grande attention à elle ; mais au bout d'un instant, ayant relevé sa voilette, elle attira vite tous les regards.

Il fallut toute la sévérité habituelle du salon de M. Chevriot pour réprimer les cris d'admiration.

C'est que, en effet, la jeune inconnue était délicieusement jolie. Elle avait la fraîcheur du printemps. Du reste, elle ne paraissait pas avoir plus de dix-huit ans. Elle possédait au suprême degré toute la grâce et tout le charme de la jeunesse. Elle était mise très simplement, mais avec un goût exquis. Sous son corsage bien ajusté s'accusaient ces formes parfaites qu'on admire dans les beaux marbres antiques, et sa figure douce, aux traits fins et réguliers, d'un dessin très pur, pleine

d'animation, de vie, semblait détachée d'une toile de Raphaël ; elle avait la suavité et la candeur virginale que le peintre italien excellait à donner à ses madones. Bien que ses mains fussent gantées, on voyait qu'elles étaient belles. Belles aussi étaient ses dents d'une blancheur de lait et dont une bouche charmante était l'écrin.

Ses yeux grands, pleins de lumière, étaient d'un beau bleu pervenche, et sous son chapeau très frais, très coquet, qui la coiffait à ravir, on devinait une opulente chevelure blonde.

Mais ce que rien ne saurait rendre, ni la plume ni le pinceau, c'était l'adorable expression de son regard loyal et franc, sans hardiesse ni trop grande timidité et ne se dérochant jamais. A ce moment, sans doute en proie à une émotion qu'elle ne pouvait maîtriser, ses joues étaient plus colorées que d'ordinaire ; mais cette rougeur un peu vive augmentait le charme de sa douce physionomie, tout à la fois mélancolique et rêveuse.

En elle tout inspirait la sympathie, l'intérêt, et mystérieusement, irrésistiblement on se sentait attiré vers elle. Au près d'elle, on éprouvait comme une sensation de plaisir et il semblait que l'air qui l'environnait et qu'elle respirait fût imprégné d'un parfum qui se dégageait de sa personne.

Le docteur donnait ses consultations, recevant ses clientes dans l'ordre de leur inscription sur le livre du domestique.

Sans écouter ce qui se disait autour d'elle, sans remarquer les chuchotements dont elle était l'objet, sans un mouvement d'impatience, l'inconnue attendait.

Enfin arriva son tour d'entrer dans le cabinet de M. Chevriot.

— Mme Marie Sorel, appela le domestique.

Elle se leva et d'un pas léger, comme en glissant, elle marcha vers la porte que le domestique venait d'ouvrir et qui se referma dès qu'elle fut entrée.

A la vue de cette belle personne qui se présentait devant lui pour la première fois, le vieux médecin ne put dissimuler un mouvement d'admiration et, chose qu'il faisait rarement, il se dressa debout pour saluer la visiteuse et la prier ensuite de s'asseoir, en lui indiquant de la main un fauteuil.

— Ainsi, madame, dit-il, lorsqu'elle se fut assise et en s'asseyant lui-même en face d'elle, vous venez consulter le vieux docteur Chevriot ?

— Oui, monsieur.

Il l'examinait avec une grande attention et il était facile de voir qu'il éprouvait déjà pour cette inconnue une profonde sympathie.

— Qui vous a conseillé de vous adresser à moi ? reprit-il ; est-ce votre médecin ?

— Je n'ai pas de médecin, monsieur, je n'en ai jamais eu.

— Bien, fit le docteur souriant, cela prouve que, jusqu'à présent, vous avez toujours joui d'une excellente santé.

— C'est vrai, monsieur, je ne me rappelle pas avoir été malade, car pour de petits malaises passagers, on ne peut pas dire qu'on est malade.

— Sans doute.

— J'ai entendu parler de vous, monsieur le docteur, et l'on faisait si chaudement l'éloge de votre savoir, de votre caractère, on parlait avec tant d'enthousiasme de votre affabilité, de votre bonté, que je me suis décidée à venir vous trouver.

— On exagère beaucoup mon mérite, mon enfant, répliqua le docteur avec bonhomie, et peut-être n'ai-je pas droit à ces éloges que vous avez entendus. Mais c'est de vous qu'il s'agit et non de moi. Occupons-nous donc de vous. N'ayant jamais consulté un médecin, pour cette raison que vous n'avez jamais été malade, — ce dont je vous félicite, — vous ne pouvez savoir de quel mal vous êtes atteinte aujourd'hui.

La jeune femme se contenta d'incliner la tête.

— Je me hâte de vous dire, d'abord, continua le docteur, que vous avez une très bonne figure et que je ne découvre aucun symptôme inquiétant ni sur votre teint, ni dans vos yeux. Voulez-vous mettre votre main dans la mienne ?

Elle obéit.

— Température ordinaire, dit le docteur.

Puis il interrogea le pouls de la consultante.

— Rien d'anormal, reprit-il, pulsations régulières, pas de fièvre. S'il y a eu vous de l'agitation, je mets cela sur le compte d'un peu d'inquiétude. Voyons la langue. Bien. Mais elle est superbe, votre langue !

Allons, allons, ajouta-t-il avec son bon sourire, vous pouvez vous rassurer, votre maladie n'est pas bien grave.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le docteur continua d'étudier la physionomie de la jeune femme.

— Quel âge avez-vous ? demanda-t-il.

— Dix-huit ans et demi.

— C'est à peu de chose près l'âge que je vous donnais. Avez-vous une profession ?

Après un instant d'hésitation, la jeune femme répondit :

— J'ai appris l'état de couturière, monsieur ; mais par suite de circonstances qu'il est inutile de vous faire connaître, j'ai quitté mon métier et suis entrée dans une maison de commerce.

— Ce que vous faites maintenant ?

— Depuis six mois je ne travaille pas, répondit-elle.

Maintenant, mon enfant, reprit-il, revenons à notre consultation.

— Mais, monsieur le docteur, vous croyez que je n'ai rien.

— Selon les apparences, vous seriez en état de parfaite santé.

— Eh bien, voyons, mon enfant, dites-moi bien exactement ce que vous éprouvez, je vous écoute.

La jeune femme parla longuement

Le docteur, le coude sur le bras de son fauteuil et la tête dans sa main, écoutait, grave, réfléchi, ne détournant pas les yeux du visage de la jeune femme.

Quand elle eut fini, son regard interrogea anxieusement M. Chevriot.

Celui-ci se redressa et, un peu brusquement :

Vous n'avez rien à craindre, lui dit le médecin. Vous n'avez qu'à vous réjouir de votre état de santé.

La jeune femme releva la tête ; elle était rayonnante.

Fixant ses yeux ardents sur M. Chevriot, elle s'écria :

— Est-ce bien vrai, monsieur le docteur ? Vous ne vous trompez pas, vous êtes sûr, bien sûr que je ne suis pas gravement malade.

— Absolument sûr.

Elle se dressa sur ses jambes, plus radieuse encore.

Ah ! elle ne cherchait pas à cacher à M. Chevriot, stupéfait, la joie qu'elle éprouvait.

— Merci, monsieur le docteur, mon bon docteur ; oh ! que j'ai donc bien fait de venir vous voir.

Elle tira de sa poche une pièce de vingt francs qu'elle se disposait à glisser dans le plateau d'argent où il y en avait déjà une vingtaine d'autres ; mais M. Chevriot éloigna doucement son bras en lui disant :

— Non, je ne veux pas ; les consultations du genre de celle-ci ne se payent pas. Maintenant que vous me connaissez, ajoutez-t-il, voyez en moi un vieil ami, et si plus tard vous avez besoin de moi, n'hésitez pas à venir me trouver.

— Je n'oublierai pas ces bienveillantes et bonnes paroles, monsieur le docteur ; merci, merci.

Le vieillard serra paternellement la main de la jeune femme. Ils échangèrent un dernier salut et elle se retira.

## II

### JOIE ET DOULEUR

Quand la jeune femme, que nous avons entendu appeler Marie Sorel, sortit de la maison du docteur Abel, se dirigeant vers la rue Taitbout pour prendre ensuite la rue Lafayette et gagner la rue de Chabrol où elle demeurerait avec une de ses tantes, elle ne s'aperçut pas qu'un jeune homme s'était mis à la suivre, gardant entre elle et lui une distance d'une vingtaine de pas, pas plus qu'elle n'avait remarqué, deux heures auparavant, que ce même jeune homme s'était attaché à ses pas lorsqu'elle était sortie de chez elle pour se rendre chez le docteur Abel.

Ce jeune homme pouvait avoir vingt-six ans ; il était grand, bien fait, de tournure élégante, avait la moustache et les cheveux châtain foncé, le front haut, de beaux yeux brillants, la figure agréable, avenante, sympathique. En un mot, c'était un joli garçon. Il n'avait pas la désinvolture, la crânerie du véritable Parisien ; son allure, son air, ses manières trahissaient le provincial. Il devait être riche, tout en lui l'indiquait : ses mains fines et blanches, son linge d'une irréprochable blancheur, le jonc à pomme d'or ciselé qui avait à la main et l'élégance de son costume, à la dernière mode, qui sortait certainement de chez un des meilleurs tailleurs de Paris. On devinait, toutefois, qu'il n'était pas encore bien initié aux raffinements de la vie parisienne et qu'il ne s'était jamais mêlé à ces jeunes gens oisifs, avides de jouissances, qui ne pensent qu'à s'amuser et n'attirent l'attention sur eux que par le bruit retentissant de leurs extravagances, de leurs folies.

Notre provincial, débarqué depuis trois mois seulement à Paris, où il avait résolu de se fixer, se nommait André Clavière. Nous saurons bientôt pourquoi il avait quitté la petite ville bourguignonne où il était né, où il avait passé sa première jeunesse, pour venir, seul et inconnu, se jeter dans le fracas et au milieu des hasards de la grande ville.

A l'heure où nous le présentons au lecteur, marchant sur les pas de Marie Sorel, il paraissait en proie à une agitation violente ; de temps à autre il appuyait la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements précipités. Il était très pâle ; son visage portait l'empreinte d'une grande tristesse, qui ne pouvait être que le reflet d'une profonde douleur contenue. Il avait la poitrine oppressée et peut-être s'efforçait-il à retenir ses larmes.

Le matin, dissimulé dans l'angle d'une porte cochère, il avait vu Marie Sorel sortir de la maison où elle demeurait et il l'avait suivie, comme il la suivait encore maintenant.

Oh ! ce n'était pas la première fois qu'il avait attendu la jeune fille dans la rue, la première fois qu'il l'avait suivie. Cela lui était arrivé souvent. Était-ce de l'espionnage ? Non, non. Il aimait, il adorait Marie ; mais Marie, qui avait été sa petite amie d'enfance, Marie ne l'aimait pas, peut-être même ne se souvenait-elle plus de lui, et il savait qu'elle en aimait un autre, et que cet autre était son fiancé.

Il avait bien des choses à lui dire, à sa chère Marie ; mais se présenter chez elle ! En avait-il le droit ? devait-il être aussi audacieux ? D'ailleurs, ne risquait-il pas d'y rencontrer l'autre ?

Il eût été plus facile de l'accoster dans la rue, elle l'aurait reconnu et n'aurait certainement pas refusé de l'entendre. En effet, c'était tout simple. Seulement, il était timide, timide à l'excès, comme le sont généralement ceux qui aiment véritablement.

Cent fois, s'encourageant, se donnant de la hardiesse, il avait été sur le point de se placer devant la jeune fille, de l'arrêter et de lui dire : " Marie, c'est moi, André Clavière, votre meilleur et plus fidèle ami d'enfance ; il faut absolument que je vous parle, voulez-vous m'écouter ? " Mais au moment de l'exécution, toujours quelque chose le retenait. Eh bien, oui, il n'osait pas, il avait peur. Que pouvait-il avoir à craindre, de quoi avait-il peur ? Peut-être n'aurait-il pas su le dire exactement.

Il avait à faire à Marie une révélation grave, et il frémissait, son cœur se brisait en pensant que cette révélation causerait à la jeune fille une horrible douleur.

Et, en ce moment, n'ayant qu'à allonger le pas, pour rejoindre Marie, la même crainte, la même angoisse qui l'avait constamment retenu, l'arrêtait encore.

Furieux contre lui, se mordant les lèvres, il se disait :

— Comme je suis faible, je n'ai ni force, ni courage !

Le matin, il avait remarqué que la jeune fille était préoccupée, songeuse et qu'il y avait de l'anxiété sur son visage et dans son regard. Il s'était aussitôt senti pris d'inquiétude.

Après l'avoir vue disparaître sous le porche du numéro 12 de la rue du Helder, il s'était dit :

— Où va-t-elle ? Qui donc connaît-elle dans cette maison ?

Puis il l'avait attendue avec la patience des amoureux, battant le trottoir de ses pieds et se livrant à toutes sortes de pensées contradictoires. Et comme l'attente fut longue, à chaque instant il murmurait :

— Mais que peut-elle donc faire là ?

Enfin elle reparut. Elle n'avait pas baissé sa voilette. Il fut frappé de l'expression joyeuse et gaie de sa physionomie. Quel contraste avec ce qu'il avait précédemment remarqué ! Qu'est-ce que cela signifiait ?

Le jeune homme se trouvait alors si près de Marie que si elle n'eût pas uniquement regardé en elle-même, elle l'aurait aperçu et reconnu. Mais elle ne faisait aucune attention à ce qui se passait autour d'elle, elle ne voyait rien.

Quant à lui, si grande envie qu'il eût d'accoster enfin la jeune fille, il se trouva, en lui voyant un air si heureux, plus timide et moins hardi que jamais.

Il la suivit de nouveau, comme nous l'avons dit, et quand il l'eut vue s'enfoncer dans l'allée de la maison où elle demeurait, il resta planté sur le trottoir comme un poteau, laissa échapper un profond soupir et se dit en lui-même, les mains sur la poitrine :

— Pourtant il faut qu'elle sache qu'elle est odieusement et lâchement trompée, il faut qu'elle sache tout.

Pendant un instant il parut plein d'hésitation. Il savait que le logement de la jeune fille était au troisième étage. Monterait-il ou ne monterait-il pas chez elle ? Une fois de plus le courage lui manqua. Il poussa un nouveau soupir, jeta un regard douloureux sur la façade de la maison et s'éloigna lentement, le front songeur, l'âme en peine.

Marie Sorel était rentrée dans son petit appartement composé d'une chambre à coucher, d'un petit salon, d'une petite salle à manger et d'une cuisine. Le mobilier n'avait rien de recherché ; il ressemblait à ceux qu'on trouve ordinairement chez les petits rentiers ; mais c'était frais, coquet, luisant de propreté.

La jeune fille n'avait pas de bonne, elle faisait elle-même son ménage avec sa tante et préparait les repas. Elle avait acheté le matin, avant de se rendre chez le docteur Abel, des radis, du beurre, des œufs frais et une côtelette de mouton. Mais bien que l'heure de midi fût sonnée, elle ne songea point à allumer son réchaud pour faire cuire les œufs et la côtelette. Ah ! elle avait bien autre chose à penser ! D'ailleurs elle n'avait pas faim, elle mangerait plus tard, sa tante étant sortie.

Elle avait jeté son mantelet et son chapeau sur son lit, était entrée dans le salon et s'était assise sur le canapé. Les lèvres souriantes, le regard rayonnant, heureuse et comme ravie, elle songeait.

— Il y a quatre jours que je ne l'ai pas vu, se disait-elle, il avait à faire un petit voyage ; mais il doit revenir ce matin et, bien sûr, il va venir aujourd'hui, tout à l'heure.

Elle se leva, se promena dans le petit salon, puis se plaça devant la glace :

Oui, je suis jolie, murmura-t-elle ; c'est pour cela qu'il m'a remarquée, lui, qu'il m'a aimée.

Un quart d'heure s'écoula encore.

Soudain, un bruit de pas résonna dans l'escalier.

Ce pas, elle le connaissait bien, car elle le reconnut aussitôt et s'écria :

— C'est lui !

Elle courut à la porte qu'elle s'empressa d'ouvrir.

Un grand et beau jeune homme d'une trentaine d'années se trouva devant elle.

C'était bien celui qu'elle attendait. Mais tout interdite, stupéfaite, elle le regardait avec effarement.

C'est qu'il n'avait plus sa figure des autres jours.

Il était grave et froid, avait l'air soucieux, la bouche sévère.

Au lieu de lui sourire comme elle avait coutume de faire, son cœur se serra douloureusement, ses yeux se couvrirent d'un nuage, et devant cette froideur glaciale de celui qu'elle aimait, elle recula.

Il entra, en disant seulement :

—Bonjour, Marie.

Il referma la porte et pénétra dans le salon. Elle l'y suivit.

Ils restèrent un instant silencieux, en face l'un de l'autre, se regardant. Il était visiblement embarrassé. De grosses larmes roulaient dans les yeux de la jeune fille. Ce fut elle qui se décida à rompre le silence.

—Mon Dieu, Lucien, mais qu'as-tu donc ? s'écria-t-elle ; que signifie cet étrange accueil que tu me fais après quatre jours d'absence ?

—Je suis contrarié, répondit-il.

—Qu'est-ce qui te contrarie ?

—Je suis venu pour te le dire.

—Alors parle, parle !

—Il y a des choses bien ennuyeuses dans la vie, et ce qui m'arrive me fait sentir cruellement combien il est dur de ne pas s'appartenir, de dépendre des autres.

—Lucien, que veux-tu dire ?

—Que nous allons être séparés pour toujours.

Le visage de la jeune fille se couvrit d'une pâleur d'ambre.

—Séparés pour toujours, répéta-t-elle d'une voix creuse.

—Oui.

—Lucien, tu ne me dis pas la vérité.

—Malheureusement, la chose est réelle.

—Ah ! je comprends, s'écria-t-elle éperdue, tu veux me quitter, m'abandonner !

—J'y suis forcé.

—Oh ! forcé ! Dis donc franchement que tu as assez de moi, que je te suis une chaîne dont tu tiens à te délivrer.

—Tu as tort de prendre la chose ainsi ; je te le répète, je te quite parce que j'y suis forcé.

Elle secoua la tête, elle ne le croyait pas ; son instinct de femme lui faisait deviner qu'il mentait.

—Je suis rentré à Paris ce matin, continua-t-il, et à neuf heures je me suis rendu à mon bureau. Aussitôt mon directeur m'a fait appeler et m'a annoncé que le conseil d'administration de la société m'avait nommé directeur de notre succursale à Saint-Petersbourg et que je devais me préparer à partir ce soir même.

—Si belle qu'elle puisse être, il ne fallait pas accepter cette position.

—Je ne le pouvais pas, elle m'est imposée.

—Mais on ne t'impose pas de m'abandonner ; je te suivrai à Saint-Petersbourg.

—C'est impossible.

—Impossible, pourquoi ?

Il resta un instant tout interloqué.

Je viendrai te chercher, dit-il, et nous nous marierons.

—Enfin, tu ne veux pas m'emmener.

Elle parlait péniblement, ayant un sanglot dans la gorge ; elle faisait de grands efforts pour ne pas laisser éclater son désespoir.

—Je viens de te dire que c'était impossible.

—Ah ! répliqua-t-elle d'une voix presque éteinte, nous ne devons plus nous revoir. Ainsi, tout est fini entre nous !

—Oui, et c'est ce qu'il faut dans notre intérêt à tous deux.

Il avait prononcé ces paroles si froidement, d'un ton si sec, qu'elle ne put s'empêcher de se dire :

—Il n'a pas de cœur.

Elle se rapprocha de lui, le regarda fixement, dans les yeux, et d'une voix tremblante, mais redevenue forte :

—Monsieur Lucien, dit-elle, vous ne m'aimez plus, je le vois, je le sens ; peut-être ne m'avez-vous jamais aimée. Où sont-elles, vos chaleureuses protestations d'amour et toutes vos belles promesses ? Envoyées, emportant mon bonheur. Ah ! c'est que les hommes ne se lassent jamais de faire des victimes. Qu'ils troublent l'existence d'une pauvre fille, qu'ils lui broient le cœur, qu'elle soit condamnée à souffrir toujours, qu'est-ce que cela leur fait, à eux, cela leur est bien égal. Quant à la malheureuse, elle deviendra ce qu'elle pourra. A l'hôpital, au ruisseau, dans la boue, la femme dont on ne veut plus ! Et ce sera sur elle que le monde criera haro !

Elle était haletante. Elle s'arrêta un instant pour respirer. Il l'avait écoutée froidement, avec une impassibilité de marbre.

Elle reprit :

—Vous ne m'aimez plus, monsieur, cela devait arriver ; voilà le châtement de la faute que j'ai commise en m'attachant à vous, je le subis. Mais l'ai-je bien mérité, ce châtement ? Mais qu'importe, je dois me courber, écrasée ! Et dire que j'avais en vous une entière confiance ; pauvre crédule, j'étais folle, folle ! A ce moment, — il est bien temps, vraiment, — il y a quelque chose en mon cœur qui me dit que vous m'avez toujours menti, toujours trompée, comme vous essayez de le faire encore. Eh bien, non, vous ne me trompez pas, en ce moment : tout ce que vous venez de me dire est mensonge, je ne vous crois plus ; je ne peux plus vous croire.

Pour m'abandonner il vous fallait une raison, un prétexte, vous l'avez trouvé, et je dois vous savoir gré d'avoir si bien su mentir. Au moins, ajouta-t-elle amèrement, vous y avez mis une certaine forme, vous avez compris que vous ne deviez pas employer quelque procédé que j'eusse pu considérer comme un outrage. Je dois donc vous remercier, monsieur, d'y avoir mis tant de délicatesse.

Elle s'arrêta, attendant une réplique. Il resta muet !

Elle reprit :

—Je n'ai pas à vous cacher que ma douleur est profonde, peut-être inguérissable. Je m'attendais si peu à ce coup terrible que vous venez de me porter. Cependant, comme vous le voyez, je me plains faiblement ; c'est que bien des illusions viennent de m'être enlevées et que je garde encore un peu de fierté ; c'est cette fierté, c'est ma dignité de femme qui me soutient dans une aussi dure épreuve.

Eh bien, non, monsieur, je ne m'attendais pas à ce qui m'arrive. Tout à l'heure, l'orsille tendue, guettant le bruit de vos pas dans l'escalier, j'étais bien heureuse, oh ! oui, bien heureuse.

Enfin, monsieur, tout est fini entre nous, vous l'avez dit. Je n'ai rien à ajouter à ce que vous venez d'entendre ; veuillez donc vous retirer, j'ai besoin maintenant de rester seule, face à face avec mon malheur.

Il sortit brusquement de son espèce d'hébétément.

—Vous ne devez plus avoir beaucoup d'argent, dit-il, et je ne veux pas vous laisser sans ressources.

Elle se redressa, les yeux étincelants.

—Accepter quelque chose de vous ! exclama-t-elle ; ah ! Dieu me préserve de cette honte !

—Pourtant, Marie, je serais désolé...

—Assez, monsieur, l'interrompit-elle avec emportement ; jamais, vous dis-je, jamais !

Il voulut insister encore.

—Frémisante, indignée, elle lui montra la porte d'un geste impérieux.

—Encore une fois, monsieur, s'écria-t-elle, retirez-vous !

—C'est bien, dit-il, adieu, mademoiselle.

—Adieu, monsieur.

Il s'en alla.

Elle resta un instant debout, immobile, les bras croisés sur la poitrine, pâle, tremblante, la sueur au front ; puis elle tomba comme une masse sur un siège, et pressant sa tête dans ses mains crispées, elle éclata en sanglots.

### III

#### ÉCŒUREMENT

Elle pleura longtemps. Son désespoir était affreux. Plus rien à espérer, tous ses rêves de bonheur détruits, sa vie prise, c'était épouvantable.

De quelque côté qu'elle se tournât, tout était noir, la désespérance partout, des horizons fermés.

Elle passa le reste du jour à se lamenter, à sonder la profondeur de l'abîme où elle se trouvait.

Elle se coucha sans avoir pris autre chose dans la journée que son café au lait le matin. Mais que lui importaient ses tiraillements d'estomac ? A côté de ses tortures de l'âme, qu'ôtait-ce que la souffrance de la faim ?

— Ah ! je voudrais mourir, je voudrais être morte ! s'écria-t-elle en s'étendant sur son lit.

Elle passa la nuit sans dormir, sans pouvoir fermer les yeux. Trop de pensées plus douloureuses les unes que les autres l'agitaient.

Elle se leva à six heures, comme toujours. Elle était plus calme. Elle souffrait horriblement mais semblait résignée. Elle fit sa toilette, s'habilla, puis machinalement, par habitude, elle se mit à son ménage, époussetant, frottant les meubles qui n'en avaient pas grand besoin. Elle fut dérangée dans cette occupation par la concierge, une brave femme qui l'avait prise en amitié et qui chaque matin, lui montait son lait.

— Meroj, madame Durand, dit la jeune fille, qui versa le lait de la boîte de fer blanc dans un bol de porcelaine imagée.

— Vous avez l'air drôle, mademoiselle Marie.

— Je suis un peu fatiguée, j'ai mal dormi.

— Ah ! ah ! Oui, en effet, vous avez les traits tirés, les yeux battus, rougis. Ça ne sera rien, un peu de repos. Dieu merci, cela n'empêche pas que vous soyez toujours jolie comme un ange. Il faut avoir soin de vous, mademoiselle Marie, c'est le moyen de conserver votre beauté.

Voyant que la jeune fille n'était pas disposée à causer, la bonne femme se retira.

Marie reprit son torchon et son plumeau.

Sur la tablette de la cheminée du salon, elle trouva un billet de banque de mille francs. Evidemment, c'était M. Lucien qui, la veille, avant de la quitter, avait mis là ce billet, sans qu'elle s'en aperçût.

A la surprise succéda un mouvement de colère. ses sourcils se froncèrent et ses lèvres devinrent frémissantes.

Elle tenait le billet entre ses doigts crispés. Prête à le mettre en mille pièces et à jeter les morceaux au vent, par la fenêtre, elle se ravisa. Elle passa dans sa chambre où elle écrivit ce qui suit sur une feuille de papier à lettre :

“ Monsieur,

“ Hier, chez moi, vous avez perdu un billet de banque de mille francs ; je l'ai trouvé et je me hâte de vous le rendre.

“ Votre très humble servante,

“ MARIE.”

Mais avant d'écrire elle n'avait pas réfléchi ; elle était si troublée ! L'adresse de M. Lucien lui était inconnue. Elle savait qu'il était chef de bureau dans un des grands établissements financiers de Paris, il le lui avait dit ; mais lesquels ? Plus d'une fois elle le lui avait demandé, et toujours, sous le prétexte qu'elle ne pouvait lui écrire à son bureau, ni venir l'y trouver, il n'avait pas répondu à sa question. Il avait également refusé de lui faire connaître sa demeure où, disait-il, il vivait avec sa mère.

Il était donc impossible à Marie de renvoyer le billet de banque. Elle était vivement contrariée, mais que faire ?

— C'est bien, se dit-elle, je m'informerai et peut-être parviendrai-je à savoir où je pourrai lui renvoyer son argent.

Elle mit le billet dans la feu. Je de papier et glissa le tout dans une enveloppe qu'elle cacheta et sur laquelle elle écrivit :

Monsieur Lucien Gervois.

Elle plaça le pli sur la cheminée du salon, acheva vite de faire son ménage, puis alluma le réchaud de sa cuisine pour faire bouillir son lait. Depuis vingt-quatre heures qu'elle n'avait rien mangé, elle sentait le besoin de se restaurer. Quand elle eut déjeuné, il lui sembla qu'elle était plus forte, plus vaillante.

Marie avait l'âme fortement trempée, c'était une nature

d'élite. Prématurément mûrie par le malheur, elle avait de l'énergie, de la volonté. Elle ne voulait pas se laisser abattre comme un chêne sous la cognée du bûcheron ; elle se redressait dans sa fierté et se sentait prête à entrer en lutte avec toutes les difficultés de la vie.

Abandonnée par un homme qu'elle avait trop aimé, qu'elle aimait encore, hélas ! mais qui, heureusement, lui inspirait maintenant du mépris, elle aurait la force d'arracher cet amour de son cœur. Alors, sans doute, elle retrouverait sa tranquillité ; car c'était fini, bien fini, elle n'aimerait plus. Elle ne verrait plus dans les hommes que des lâches, des misérables ; elle les aurait en horreur.

Mais avant tout, il fallait se procurer des moyens d'existence ; elle ne pouvait vivre de l'air du temps, pas plus que de ses larmes.

— Dès cet après-midi, se dit-elle, je me mettrai à la recherche d'un emploi ; on m'a prise dans une maison de confiserie parce que j'étais jolie, on me prendra bien encore dans un autre magasin quelconque pour la même raison. C'est triste. Mais puisque je n'ai que ma beauté. Il faut bien qu'elle me serve.

Marie ne se rendait pas justice en parlait ainsi : elle n'avait pas que sa beauté ; elle était intelligente, très intelligente même, avait une instruction suffisante, était distinguée, polie, avenante, gracieuse, propre, adroite, bien élevée. Grand est le nombre de celles qui ne sont pas aussi richement douées. Mais Marie Sorel était modeste, un peu défiante d'elle-même et ignorait ce qu'elle valait.

Sur le coup de dix heures on sonna à sa porte.

Elle devint toute rouge ; c'était une suffocation.

Elle pensa que c'était lui, Lucien, qui, honteux de sa conduite, repentant, revenait implorer son pardon.

Les femmes sont ainsi, toujours disposées à l'illusion.

Très émue, tremblante comme la feuille, elle alla ouvrir.

Ce n'était pas Lucien, mais un de ses amis, jeune homme du monde qui se nommait Raoul de Simiane et pouvait avoir aussi une trentaine d'années.

Marie le connaissait pour l'avoir vu plusieurs fois en compagnie de Lucien ; il était même venu deux ou trois fois chez elle. Il lui avait toujours été antipathique, non parce qu'il avait une physionomie désagréable, il était même mieux physiquement que son ami, mais parce qu'il était fat, poseur, infatué de sa personne, prétentieux et qu'il parlait des femmes en général avec un sans gêne quelque peu révoltant.

La jeune fille fut surprise de cette visite ; si elle avait obéi à son premier mouvement, elle aurait fermé sa porte sur le nez de l'intrus, qui se présentait à elle en se dandinant et avec un sourire singulier sur les lèvres. Elle le laissa entrer.

— Bonjour, mademoiselle Marie, dit-il en l'enveloppant d'un regard peu respectueux : hé, hé, je vois à votre surprise que vous ne vous attendiez pas à recevoir ma visite aujourd'hui. Savez-vous que je n'ai pas eu le plaisir de me trouver avec vous depuis trois semaines ? eh bien, j'éprouvais le besoin de vous revoir. Comment allez-vous aujourd'hui ? Mais j'ai tort de vous le demander ; vous avez une mine superbe ; vous êtes plus que jamais charmante, adorable.

Tout en parlant il était entré dans le salon, précédé de la jeune fille qui l'écoutait à peine.

Brusquement elle se tourna vers lui.

— Monsieur, demanda-t-elle, à quoi dois-je l'honneur de votre visite ?

— Mais au plaisir de vous voir, répondit-il.

— Ah ! pour cela... seulement ?

— Ce seul motif en vaut plusieurs autres.

— Je pensais que vous veniez de la part de votre ami, M. Gervois, que vous aviez à me parler de lui.

— Mais sans doute, mademoiselle, si vous le désirez, nous parlerons de lui. Ce pauvre Lucien, il est parti.

— Ah ! il est parti !

— Mais il m'a dit vous avoir vue hier et annoncé son départ.

— C'est vrai, il m'a parlé de cela. Vous savez où il va ?

PAGE

MANQUANTE



PAGE

MANQUANTE

PAGE

MANQUANTE

PAGE

MANQUANTE

PAGE

MANQUANTE

PAGE

MANQUANTE

PAGE

MANQUANTE

PAGE

MANQUANTE

PAGE

MANQUANTE



PAGE

MANQUANTE

PAGE

MANQUANTE

PAGE

MANQUANTE

Mario Sorel. Le jour de l'an approchait, le moment était propice. La dame demanda à voir Marie, qui lui fut présentée et n'eut pas de peine à lui plaire et à se faire agréer. Ce à quoi l'on tient tout particulièrement dans ces maisons de détail, c'est à la jeunesse, à la beauté, à l'élégance, à la bonne tenue des demoiselles, qui doivent être constamment en rapport avec le public.

Comme elles ont la tête nue, il faut qu'elles aient de beaux cheveux et sachent bien coiffer ; il faut de jolis yeux, qui entraînent le client à la dépense ; il faut de belles dents pour rendre plus gracieux le sourire obligé.

Mario avait cela et plus encore.

Par exemple, elle ne savait rien, absolument rien du métier ; mais il ne faut pas un long apprentissage pour connaître tels et tels bonbons, savoir mettre en cornets, les envelopper, les ficeler avec des faveurs de couleurs variées. Avant qu'on arrivât à la fin de l'année, elle serait une demoiselle de magasin accomplie.

Mais plus la jeune fille a de beauté, de grâce, de distinction, plus sont grands les périls auxquels elle est sans cesse exposée. Elle est assiégée par messieurs les don Juan du boulevard, et, si son cœur n'est déjà donné, il faut qu'elle ait une vertu bien solide pour ne pas se laisser prendre aux belles paroles d'un de ces audacieux séducteurs.

Mario était à peine investie de ses fonctions de demoiselle de magasin lorsque le comte Maxime de Rosamont la vit et aussitôt la désira. Dès lors, le jeune homme, sous le nom de Lucien Gervois, devint le plus assidu client de la maison. C'était deux fois et même trois fois chaque jour qu'il venait acheter. Il demandait toujours Mlle Marie, il ne voulait être servi que par elle. Ils échangeaient quelques paroles. Le jeune homme était gracieux, aimable, avait de longs regards expressifs qui avaient d'abord troublé Marie et auxquels elle s'était vite habituée.

Elle n'avait pas été longtemps à voir qu'elle était l'objet d'une attention toute particulière du jeune homme. Cela fit en son cerveau un monde de pensées que sut exploiter une imagination ardente. Marie, dont le cœur était jusqu'alors resté fermé aux provocations de l'amour, arrivait à cet âge où la jeune fille éprouve l'impérieux besoin d'aimer ; elle était mûre pour l'amour ; elle aimait celui qu'elle appelait Lucien Gervois, elle l'aimait de toute la force de son jeune cœur, comme on aime la première fois, ardemment, sans réserve.

Quand il tardait à arriver, aux heures où il avait l'habitude de venir, elle l'attendait, préoccupée, inquiète ; et dès qu'il paraissait, son beau visage s'épanouissait, le bonheur brillait dans ses yeux ; c'était le soleil dans son cœur.

Il ne fut pas difficile au jeune homme de s'apercevoir qu'il était aimé ; il n'avait plus qu'à se féliciter de son succès.

La jeune fille avait loué une chambre d'hôtel rue de Provence, à une faible distance de la maison où demeurait son amie Charlotte. Mais obligée de se rendre de bonne heure au magasin et revenant tard le soir, elle ne voyait plus que très rarement la modiste.

Elle ne lui parla point de Lucien Gervois. Si elle se fût confiée à son amie, il est probable que celle-ci l'aurait mise en garde contre le danger qui la menaçait et défendue contre elle-même.

Mais il y a des fatalités : il arrive toujours ce qui doit arriver.

Le soir et souvent le matin, dans le trajet du boulevard à la rue de Provence et vice versa, Marie rencontrait Lucien ; ils causaient longuement ensemble de leur bonheur futur.

Ainsi avait commencé ce joli duo d'amour, tout parfumé de poésie et d'idéal, tout rempli de beaux rêves, dont le lecteur connaît le brusque et terrible dénouement.

Hélas ! comme la plupart de ces idylles amoureuses, il n'avait pas duré longtemps.

## IX

## LE CHARBON

Mario Sorel, la pauvre abandonnée, avait résolu d'en finir avec la vie, se figurant qu'elle guérirait ainsi André Clavière, son ami d'enfance, du fatal amour qu'elle lui avait inspiré et le délivrerait à jamais de l'horrible pensée du suicide.

Tout l'après-midi, elle réfléchit froidement à l'acte de femme désespérée qu'elle allait accomplir. Au lieu de lui faire comprendre que le suicide, de quelque manière qu'on l'envisage, est un crime commis sur soi-même, souvent un acte de lâcheté ou une lâcheté, ses réflexions la fortifièrent, au contraire, dans sa funeste résolution.

La malheureuse s'était dit que la mort la plus douce était celle par asphyxie. Elle voulait mourir par le charbon.

Un peu avant la nuit, ayant un seau de fer battu à la main et un panier à son bras, elle descendit.

La concierge l'arrêta au passage

— Où donc allez-vous ainsi, mademoiselle Marie ?

— Vous le voyez, madame Durand, aux provisions.

— Quoi, vous allez chercher du charbon ? est-ce que vous ne pouvez pas faire dire au charbonnier de vous en monter ?

— C'est ! cela ne me coûtera pas beaucoup, puisque je sors pour faire d'autres achats.

— Mademoiselle Marie vous êtes toujours bien pâlotte, et je crois bien que vous avez encore pleuré.

— Mais, je vous assure...

— Allons, c'est bon, je vois bien et je sais bien que vous avez un gros chagrin ; mais il ne faut pas vous turlupiner, ni trop vous effrayer des mauvaises choses de la vie. Hélas ! en ce bas monde, tout n'est pas couleur de rose ; j'en sais quelque chose, moi, qui ai été riche autrefois, et qui devrais aujourd'hui rouler carrosse, au lieu de balayer des escaliers et de tirer le cordon. C'est comme ça, la vie ; on a des malheurs et, pa ta tra, on dégringole. Et il n'y a pas à dire, mon bel ami, il faut qu'on se fasse à ces choses-là.

Vous êtes jeune, Mademoiselle Marie, vous avez loin à regarder devant vous. Allez, les mauvaises heures passent vite pour ceux à qui il est réservé tant de beaux jours. Ah ! la jeunesse, la jeunesse ! C'est tout, la jeunesse.

A propos, j'espère que vous en avez eu aujourd'hui de la visite. Oh ! je ne parle pas du premier monsieur ; je suis sûre qu'il ne vous a pas été agréable. Mais l'autre... M. André Clavière...

— Vous savez son nom ?

— Mais oui, mais oui, et je sais mieux encore : je sais qu'il a une grande amitié pour vous.

— Certainement, et je vous assure que j'ai su l'apprécier. Ah ! en voilà un qui vaut quelque chose ! Quel bon et gentil garçon ! Rien qu'à le voir on a envie de lui sauter au cou et de lui mettre un bon gros baiser sur chaque joue.

C'est poli, c'est aimable, c'est riche, savant jusqu'au bout des ongles et pas fier du tout. Ça cause avec une pauvre portière comme moi ni plus ni moins qu'avec une marquise et ça vous embrasse dans la rue les gosses en leur donnant des sous.

— Ah ! vous l'avez vu embrasser des enfants

— Aujourd'hui même quatre, cinq, six, après la visite qu'il vous a faite. Tout de même, il est joliment resté longtemps avec vous. J'ai compris, moi, ne le voyant toujours pas descendre, que vous aviez du plaisir à causer ensemble. Vous vous connaissez depuis longtemps ?

— Oui, depuis longtemps.

— C'est paraît-il, un ami d'enfance !

— Oui. Ma mère a été sa nourrice ; il avait huit ans lorsque je suis venu au monde ; il m'a portée dans ses bras, il m'a bercée...

— Voilà qui prépare bien à l'amitié.

— C'est vrai.

— Tenez, mademoiselle Marie, M. André ne m'a pas dit ses

secrets, mais, je sais voir, j'ai, voyez-vous, l'œil malin, je crois que l'amitié de ce beau jeune homme, qui vous a portée dans ses bras, qui vous a bercée, est d'une nature toute particulière. Enfin je crois que cet ami d'enfance pourrait bien devenir pour vous...

La concierge fit une pause, regarda la jeune fille avec un sourire drôle et ajouta :

—Un mari !

Marie ne put s'empêcher de tressaillir.

—Ne vous imaginez pas cela, madame Durand, répliqua-t-elle.

—C'est bon, c'est bon, fit la femme, je sais ce que je pense et ce que je dis ; laissons venir et nous verrons.

Un pli sombre s'était creusé sur le front de la jeune fille.

—Je vous écoute, dit-elle, et je ne fais pas mes commissions. Il est tard, la nuit vient ; je vous quitte madame Durand. Bonsoir.

—Oh ! j'espère bien que vous me le direz, le bonsoir, tout à l'heure, quand vous reviendrez, avant de monter chez vous.

Marie n'avait pas à aller ailleurs que chez le charbonnier. Elle fit remplir sonseau de charbon, acheta en plus un quart de braise qu'elle mit dans son panier, enveloppé de papier ; elle paya et donna vingt-cinq centimes à la petite fille du charbonnier, accompagnés d'une petite tape sur la joue.

—Mademoiselle, on va vous monter ça, dit la charbonnière.

—Non, non, merci, ce n'est pas bien lourd.

Quand elle passa devant la loge de la concierge, celle-ci avait une assez vive discussion avec un locataire en retard de deux termes et que le propriétaire faisait prévenir que son congé allait lui être signifié par ministère d'huissier.

Mme Durand ne vit point Marie, qui remonta chez elle sans avoir à répondre à des questions qui l'auraient peut-être embarrassée, surtout si la perspicace concierge avait remarqué que c'était en dehors de ses habitudes que la jeune fille avait acheté une si forte mesure de charbon.

Marie, craignant qu'une visite quelconque et inattendue ne vint la déranger, avait tout d'abord caché ses matières combustibles dans sa petite cuisine. Ensuite, tout en préparant les bourrelets qu'elle voulait mettre aux portes et aux fenêtres, afin de supprimer l'air venant de dehors, elle attendit que tous les locataires fussent rentrés et que le silence se fit dans la maison, complet.

Elle ne savait pas que l'air que nous respirons et qui nous fait vivre est composé de vingt et une parties d'oxygène mélangé de soixante-dix-neuf parties d'azote, et que la combustion du charbon peut produire, suivant qu'elle est plus ou moins active, de l'acide carbonique ou de l'oxyde de carbone ; elle ignorait également le changement de composition que subit l'air par suite de l'absorption de l'oxygène remplacé dans l'atmosphère par les gaz carboniques.

Mais elle avait entendu dire ou avait lu dans les journaux que l'asphyxie par la combustion du charbon ne pouvait se produire et être complète qu'autant que l'air ne pénétre plus dans la pièce où le feu est allumé.

Il était plus d'une heure du matin lorsque, après avoir apporté dans sa chambre le réchaud de la cuisine, la braise et le charbon, elle se mit en devoir de placer les bourrelets et des morceaux d'étoffe qu'elle enfonceait dans les jointures et les fissures à l'aide de la lame d'un couteau. La plus petite fente par où l'air pouvait passer était soigneusement bouchée. Et, pour qu'un tirant d'air ne pût s'établir par la cheminée, elle rempli l'âtre de vieux linge jusqu'au tuyau montant vers le toit.

Ce premier travail terminé, —il avait pris du temps,—elle se mit à sa toilette. Elle ne voulait pas qu'on la trouvât morte sur son lit comme une cendrillon.

C'était une suprême coquetterie de jeune fille, laquelle est si commune chez les poitrinaires, la coquetterie dans la mort.

Marie se lava à grande eau le visage et les mains ; elle dénoua ses beaux cheveux qui tombèrent en cascade sur ses épaules et jusqu'à sa ceinture, la couvrant comme un manteau.

Elle se peigna et se coiffa avec un goût exquis. Elle changea complètement de linge, glissa ses pieds dans ses meilleures bottines, mit ses plus beaux jupons blancs et acheta de s'habiller avec une robe de cachemire noir à larges plis, qu'elle avait faite elle-même et qui lui allait à ravir. Sur son col blanc ressortait un étroit ruban de velours auquel était attachée une petite médaille d'argent, souvenir de sa première communion.

Il ne lui restait plus qu'à mettre ses manchettes ; c'était pour tout à l'heure, quand le feu serait allumé.

Malgré sa pâleur et un peu d'égarément dans les yeux, elle était délicieusement belle dans sa mise en même temps simple et élégante.

A la voir, nul n'aurait pu supposer qu'elle marchait vers la mort ; on aurait dit plutôt qu'elle était prête à se rendre à une fête.

Pendant elle avait enlevé ses boucles d'oreilles et retiré ses deux bagues de ses doigts. Pourquoi ? Peut-être était-ce chez elle un raffinement de coquetterie.

Toutes ses dispositions étaient prises, tout était préparé.

Le réchaud, d'une grandeur moyenne, était placé au milieu de la chambre ; elle mit au fond la moitié d'un journal, qu'elle recouvrit de braise. Sans hésitation, sans un tremblement, sans pousser un soupir, elle mit le feu au papier, et bientôt après la braise fut entièrement embrasée. Alors, avec des pincettes, elle mit le charbon sur la braise rouge, morceau par morceau, d'abord les croisant, puis les élevant en dôme.

Il y avait des pétilllements, de petites explosions suivies d'un jaillissement d'étincelles. A son tour le charbon s'inflam-mait. A travers les morceaux noirs encore, passaient en tous sens des flammes courtes, lécheuses, bleues, cuivrées, jaunâtres, et une légère fumée s'élevait audessus du réchaud.

En arrangeant son charbon comme elle l'avait fait, elle ne pouvait pas deviner que la combustion allait être active, et que les petites flammes sortant du réchaud étaient dues à l'oxyde de carbone brûlant lui-même au contact de l'air et se transformant en acide carbonique.

Marie se lava de nouveau les mains, se nettoya les ongles et mit ses manchettes.

Elle entendait dans la rue le bruit des voitures des laitiers, et celui plus sourd des premiers camions qui passaient.

Quelle heure pouvait-il être ? Elle ne le savait pas. Sa pendule ne marchait pas et sa montre, qui n'avait pas été remontée depuis l'avant-veille, s'était arrêtée.

Elle alla à la fenêtre, écarta les rideaux, et, à travers les lames des persiennes, elle vit les lueurs du crépuscule. Dans quelques instants le jour allait paraître.

—Comme tout cela m'a pris du temps, murmura-t-elle. Et après la mauvaise nuit que j'ai passée hier, je ne me sens point fatiguée, pas la moindre envie de dormir.

Elle eut un sourire doux et triste.

—Il va venir le sommeil, et cette fois je dormirai longtemps, et le bruit des lourds camions ne me réveillera pas.

Elle avait de l'oppression, elle sentait quelque chose de lourd sur ses yeux.

—Voilà que cela commence, se dit-elle.

Elle se mit sur son lit, allongea les jambes, arrangea ses jupons, la jupe de sa robe et laissa tomber sa tête, au milieu de l'oreiller, la figure tournée vers la porte.

Elle était bien ainsi pour mourir.

Au bout d'un temps assez long, elle éprouva un malaise indéfinissable. Elle se sentait prise d'une lassitude extrême, il lui semblait que, le voulait-elle, il lui serait impossible de se mouvoir ; elle était brisée, comme anéantie. Ses oreilles bourdonnaient, la respiration devenait de plus en plus difficile, et, sur son front couvert de sueur, elle sentait un poids énorme qui l'écrasait.

La tête lui tournait, elle croyait voir les objets se renverser et tout danser devant ses yeux.

Elle ne dormait pas encore.

Elle était seulement dans cet état d'accablement général et de torpeur qui ressemble à une demi syncope.



Et André mit un louis dans la main de l'enfant.

—Mais, monsieur, ce n'est pas un sou, ça.

—Non, c'est une pièce de vingt francs que je te donne.

—Pour moi, pour moi ? fit la gamine ébahie.

—Oui, pour toi, petite, pour t'acheter une jupe neuve et aussi des souliers, car ceux que tu as ne te tiennent plus aux pieds.

—Oh ! monsieur, monsieur, fit la pauvre prête à sangloter.

—Qu'est-ce que fait ta mère ?

—Elle est morte, monsieur.

—Et ton père ?

—Je n'ai jamais eu de papa.

—Pauvre petite ! dit tristement André.

Et il pensait à tous ceux qui souffrent sur la terre.

Il reprit :

—Tu es avec cette femme qui porte deux paniers pleins de mouron ?

—Oui, monsieur.

—Est-ce qu'elle est ta parente, cette femme ?

—C'est ma grand'mère.

—Ah ! c'est ta grand'mère... A t-elle soin de toi, ta grand'mère ? T'aime-t-elle bien ?

—Oh ! oui, elle m'aime bien, monsieur ; elle fait tout ce qu'elle peut pour moi ; mais nous sommes si pauvres !

André était ému, il tira encore quatre louis de sa poche, qu'il donna à la petite fille en disant !

—Tiens, mignonne, porte cela à ta bonne grand'mère.

Et pour se soustraire aux actions de grâce de la vieille femme, il s'éloigna rapidement et fut bientôt dans la loge de Mme Durand.

—Déjà vous, monsieur André ! s'exclama la concierge.

—Je ne pouvais pas dormir, je me suis levé pour faire une longue promenade matinale et mes jambes m'ont porté par ici.

—Le cœur y était bien aussi pour quelque chose.

—Je le crois, madame Durand.

La brave femme se mit à rire.

—Hein, quel bon réveille-matin que l'amour ?

—Pensez vous que Mlle Marie soit déjà levée ?

—Elle se lève toujours de très bonne heure, mais il est encore si matin !

—C'est vrai.

—Est-ce que vous aviez quelque chose de pressé à lui dire ?

—Non. Seulement je serai très occupé toute cette journée, et il me semble que quelque chose me manquerait si je ne lui faisais pas une petite visite ce matin.

—Oh ! les amoureux, les amoureux ! Enfin c'est comme ça. Eh bien, tenez, vous allez lui monter son lait.

—Oui, oui, répondit André avec empressement.

Une locataire, qui venait de descendre l'escalier, s'arrêta devant la loge.

—C'est drôle, mère Durand, dit-elle, il y a dans l'escalier, surtout au troisième, une si forte odeur de charbon brûlé que toute la maison en est empestée. Il y a peut-être le feu dans un logement.

—Vous m'effrayez, madame Bataille ; mais oui, c'est vrai, je sens aussi quelque chose ; faut voir, faut voir vite.

André était devenu très pâle. Poussé par un pressentiment qui le serrait au cœur, il se précipita dans l'escalier, le grimpa à grandes enjambées et bientôt frappa violemment à la porte de Marie Sorel.

Pas de réponse, silence profond dans l'appartement.

La concierge était montée derrière le jeune homme.

—Rien, lui dit André d'une voix oppressée, rien ; elle ne répond pas.

—Ah ! mon Dieu, s'écria la femme, je me souviens : hier soir elle a acheté plein son seau de charbon de bois.

André fit entendre une sorte de rugissement et se rua sur la porte espérant l'enfoncer, les huis craquèrent, mais la porte, épaisse et solidement assise sur ses gonds, ne fut même pas ébranlée.

—Une clef, un marteau, une barre de fer, n'importe quoi ! s'écria le jeune homme éperdu.

—J'ai une seconde clef de cette porte, dit la concierge, je cours la chercher.

Plusieurs locataires, hommes et femmes, étaient accourus sur le palier et essayaient vainement de calmer André, qui poussait des cris de désespoir, trépignait, s'arrachait les cheveux, se frappait la poitrine avec fureur.

La concierge reparut avec la clef ; un locataire la lui arracha des mains et ouvrit la porte.

André s'élança le premier dans l'appartement, en criant :

—Marie, Marie, Marie !

Il traversa le salon et, d'un coup d'épaulé, enfonça la porte de la chambre.

Il vit la jeune fille pâle, sans mouvement, étendue sur son lit.

Il poussa un grand cri rauque, horrible.

Le réchaud était encore allumé, l'odeur du charbon et le gaz qu'il avait produit prenaient fortement à la gorge.

Un homme courut à la fenêtre, l'ouvrit toute grande et poussa les persiennes. L'air de la rue s'engouffra dans la chambre. Deux femmes transportaient le réchaud dans la cuisine.

André s'était précipité sur le lit comme un fou, en poussant cette exclamation :

—Morte ! elle est morte !

—Il faut en être sûr, dit un locataire. Monsieur, ce qu'il y a à faire tout de suite, c'est de la mettre dans un fauteuil, devant la fenêtre, au grand air.

André entendit et comprit. Il prit la jeune fille dans ses bras et la porta dans le fauteuil avancé près de la fenêtre.

Pendant qu'une femme tenait la tête de l'asphyxiée, deux autres dégrafaient le corsage de sa robe, son corset et desserraient ses jupons.

André était tombé à genoux devant la malheureuse ; il sanglotait, ses lèvres collées sur une de ses mains inertes et froides.

Tout à coup une femme s'écria :

—Elle n'est pas morte, elle a fait un mouvement, elle respire !

Le jeune homme se dressa comme mû par un ressort.

—Est-ce bien vrai ? demanda-t-il d'une voix tremblante d'anxiété

—Oui, oui, répondit la femme, elle n'est pas morte : mais il faudrait un médecin.

—Un médecin, un médecin ! répéta André.

Il s'élança hors de l'appartement et fut bientôt dans la rue.

Il y avait devant la maison un rassemblement d'une vingtaine de personnes qui discutaient, parlant toutes ensemble, excellent moyen de ne pouvoir ni s'entendre, ni se comprendre.

André saisit le bras d'un des causeurs.

—Monsieur, lui dit-il, un médecin, indiquez-moi vite la demeure d'un médecin.

Avant que l'homme ait eu le temps de répondre, un vieillard, qui venait de s'arrêter, s'approcha d'André et lui dit :

—Monsieur, je suis médecin, et prêt à donner mes soins à la personne qui réclame le secours d'un docteur.

—Ah ! venez, venez vite, monsieur ! s'écria André saisissant la main du vieillard, qu'il entraîna dans l'allée de la maison.

—Vous êtes en proie à une grande agitation, reprit le vieux médecin, en montant l'escalier, le cas est-il donc bien grave ?

—La malheureuse a voulu se donner la mort par le charbon, répondit André.

—Oh ! fit le médecin.

Et, malgré son grand âge, il monta très vite.

A peine eut-il jeté les yeux sur la jeune fille, qu'il eut un vif mouvement de surprise.

—La pauvre enfant ? murmura-t-il.

Mais reprenant aussitôt son sang-froid et devenant impassible :

— Elle n'a pas cessé de vivre, dit-il, examinant l'asphyxiée, nous pouvons la sauver !

— Sauvez-la, monsieur le docteur, s'écria-t-il, sauvez-la, et tout ce que vous me demanderez, je vous le donnerai.

S'adressant aux personnes présentes, il reprit :

— Toutes les mesures déjà prises sont excellentes ; c'est bien, c'est très bien.

Il se fit donner du papier, une plume et écrivit rapidement une note pour le pharmacien. Il remit le papier à la concierge qui disparut.

En attendant les produits pharmaceutiques demandés, il commença à donner ses soins à la malheureuse Marie dont l'état n'était pas sans lui inspirer une grande inquiétude.

Elle respirait, mais si faiblement !...

— Il était temps qu'on vint à son secours et qu'on ouvrit cette fenêtre, se disait le vieux médecin, quelques minutes encore et l'asphyxie était complète. Heureusement, le charbon en brûlant a détruit, au fur et à mesure qu'il était produit par la combustion, l'oxyde de carbone, qui est un poison violent ; le charbon n'a jeté ainsi dans la chambre que de l'acide carbonique, lequel n'a pas sur le sang l'action terrible de l'oxyde de carbone et met un temps beaucoup plus long à donner la mort.

La concierge revint, apportant les diverses choses demandées par le médecin. Elle n'avait pas été absente plus d'un quart d'heure.

Sur l'ordre du praticien, qui commençait à faire usage de ses fioles et de ses poudres, tout le monde se retira à l'exception d'André.

Celui-ci, debout, frémissant d'anxiété, le regard fixe, comme hébété, ne perdait pas un mouvement du médecin.

— Rassurez-vous, lui dit le docteur ; voyez, elle se ranime, sa vie n'est plus en danger.

Le jeune homme joignit les mains.

— Monsieur, il me semble que vous êtes un dieu, prononça-t-il avec un accent de profonde reconnaissance.

Le vieillard sourit.

L'état de la malade était maintenant satisfaisant. L'air pur était plus facilement absorbé par les poumons, la respiration devenait de plus en plus active et plus forte ; on le voyait à de légers soulèvements de la poitrine. Les lèvres et les narines n'avaient plus la même rigidité. La circulation du sang se rétablissait, la chaleur revenait au corps, un peu de rose apparaissait sur les joues livides. C'était le signe de la reprise du fonctionnement régulier des organes. L'air rendait la vie.

Au bout d'une heure, la jeune fille ouvrit les yeux et bientôt après reprit connaissance.

D'abord, effarée, ne comprenant pas, cherchant à se rappeler, elle regarda André et le vieux médecin.

— Allons, lui dit celui-ci, avec son doux et bon sourire, voilà bien, tout à fait bien maintenant, et, ce soir, vous aurez recouvré vos forces et n'éprouverez plus aucun malaise.

Marie reconnut alors le docteur Chevriot.

— Vous, monsieur le docteur, vous ici, près de moi !

Et elle arrêta sur André son regard interrogateur.

Le jeune homme ne savait quoi répondre

— Ma chère enfant, reprit M. Chevriot, je passais dans la rue, devant votre maison, lorsque j'entendis monsieur demander l'adresse d'un médecin. Je me suis offert ; il m'a répondu : venez. Et je l'ai suivi.

— Monsieur le docteur, André Clavière ne vous avait jamais vu ; mais il connaît bien le nom du docteur Chevriot.

— Quoi, monsieur, vous êtes le docteur Chevriot ? s'écria le jeune homme. Mais alors, c'est donc la Providence qui a voulu que vous passiez ce matin rue de Chabrol ?

— La Providence, peut-être, car il n'est pas dans mes habitudes de courir les rues, le matin, de si bonne heure.

— Marie, ma chère Marie, M. le docteur Chevriot vous a sauvée ; sans lui nous n'aurions pas pu vous rappeler à la vie.

— La personne qui vous a sauvée, mon enfant, dit le docteur, est celle qui, la première, est entrée ce matin dans cette

chambre. Mais voyons, malheureuse enfant, pourquoi avez-vous voulu mourir ? Avant hier, chez moi, dans mon cabinet vous ne méditez certainement point ce funeste projet.

— Avant-hier, chez vous, monsieur, j'étais heureuse, et la nuit dernière, quand j'ai allumé le charbon, j'étais folle de douleur et de désespoir.

— Oui, vous étiez véritablement folle ; car c'était un crime, entendez-vous ? un crime abominable d'attenter à ses jours. Mais vous ne recommencerez plus, vous allez me le promettre, me le jurer.

Il parlait avec autorité, d'un ton solennel.

Marie jeta sur André un regard douloureux et répondit, avec un effort visible, en baissant la tête :

— Je vous le promets, je vous le jure ! monsieur le docteur

— C'est bien.

A ce moment elle s'aperçut de l'état dans lequel on avait mis son vêtement, et avec ce sentiment de pudeur instinctif de la femme, elle chercha à réparer le désordre de sa toilette.

Le docteur lui prit le bras et l'aida à se mettre debout.

— Vous sentez-vous un peu de force ? demanda-t-il.

— Oui.

— Eh bien, au lieu de vouloir ragrafer votre corsage et votre corsage, vous allez vous déshabiller complètement et vous coucher. Monsieur et moi allons nous retirer dans la pièce voisine, et quand vous serez dans votre lit, vous nous appellerez.

Le docteur et André pénétrèrent dans le salon.

— Est-ce vous, monsieur, qui êtes le fiancé de cette pauvre fille ? demanda brusquement le docteur.

— Non, monsieur, répondit le jeune homme tristement et avec amertume, je suis son ami, un ami d'enfance.

— J'aime mieux cela. Pourquoi a-t-elle voulu se suicider ? Le savez-vous ?

— Je ne saurais dire exactement à quel sentiment elle a obéi.

Quelques heures après la visite qu'elle vous a faite avant-hier, son fiancé—je crois devoir vous cacher le nom de cet homme—son fiancé est venu ici pour lui dire brusquement, froidement, que tout était fini entre eux. La pauvre Marie Sorel était abandonnée par celui qu'elle aimait.

J'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour la rassurer, la consoler ; je croyais y avoir à peu près réussi ; je me trompais, puisque mon affection, aussi grande que sincèrement dévouée, a été impuissante contre son désespoir.

Voyant la façon dont son fiancé se conduisait envers elle, elle est complètement désespérée.

— Mais il faut qu'il sache combien la jeune fille est malheureuse à cause de lui, cela pourrait peut-être le ramener à elle.

André secoua la tête.

— Rien à faire, répondit-il ; cet homme appartient à la haute société et il se marie demain.

— Oh ! la pauvre enfant ; fit le docteur en hochant la tête.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

La 2ème série a pour titre: LA PROVOCATION.

“ LE SAMEDI ”

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, - - - 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A POIRIER, BESSETTE & CIE.

Fermiers de la circulation,

518 RUE CRAIG, Montreal.



MAISON FONDÉE EN 1869

## HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
 GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
 GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
 GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
 GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains cro-  
 vassées, peau rude, etc.

## Grande Sensation !

LES

## CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

**15 c. — seulement — 15 c.**

**17 c. — par la poste — 17 c.**

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

HÂTEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

POIRIER, BESSETTE & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

## LE CHEMIN DES LARMES

Le Plus Beau Roman de Nos Jours.

Tel est le titre d'un ouvrage à la fois agréable et intéressant, captivant avec force l'attention du lecteur par les drames et péripéties qui s'y déroulent et charmant son intelligence par un style à la fois simple, clair et châtié.

Les personnages qui prennent part à l'action sont de véritables caractères, de vrais types de l'espèce qu'ils représentent.

L'auteur raconte avec chaleur le martyre d'une femme, épouse et mère exemplaire, modèle d'abnégation et de vertu, jetée, après avoir connu des jours heureux, sur le pavé par l'inconduite d'un époux pervers qui la délaisse, et persécutée par un monstre d'hypocrisie, riche banquier, artisan inique de ses malheurs.

Le CHEMIN DES LARMES est un roman très émouvant, auquel plusieurs belles gravures donnent un intérêt encore plus grand.

On peut se le procurer chez tous les libraires. Une remise libérale sera faite pour l'achat à la douzaine. On en recevra un exemplaire franco, en envoyant 25 cts. à Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, Montréal.



A LA DERNIERE PERIODE. 8

DISKON, LAW, CO., WIS., DÉC., 1888.

L. Rev. J. C. Bengen rend témoignage sur ce qui suit: "James Hoenig qui souffrait de la danse de St. Guy à la dernière période fut soigné durant un an et quart pour le mal par plusieurs médecins sans aucun résultat. De la bouteille du Tonique Nerveux du Père Hoenig l'ent parfaitement guéri."

L'EXPERIENCE D'UN CURE CANADIEN.  
 ST-PAULIN, P.Q., 10 fév. 1890.

Je suis heureux de pouvoir rendre mon témoignage sur l'usage de la "Tonique Nerveux du Père Koenig" que j'ai utilisée pendant un temps d'invalidité nerveuse due à l'espérance. J'ai éprouvé un changement radical en mon état sans usage de ce remède; non seulement sur la nerve mais la dyspepsie disparaît promptement. Avec ce remède on a obtenu des guerisons semblables chez quelques-uns de mes confrères. Je le considère tout fait effectif et propre à guérir toutes les maladies nerveuses et celles provenant de la même cause.

J. E. LAFLECHE, Curé.

**GRATIS** — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.  
 À Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

À Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

## TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

## Sirop de Térébenthine

ou

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

217 Rue des Commissaires, Montréal.

Sm.—3 nov.

## AVIS SPECIAL

**ANNETTE VALSE** Grande réduction de prix.  
 Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 CTS.

Poirier, Bessette & Cie, 516 Rue Craig.